

nous venons, ce que nous sommes et ce que nous avons fait.

—Eh ! je ne l'ai pas oublié, murmura la jeune fille avec un frisson.

—Tant mieux ! Alors nous pourrions causer et nous entendre.

—Voyons, Julie dit alors Prosper d'une voix conciliante, sois bonne fille et ne prends pas de travers les paroles de Désiré. Il craint que tu veuilles nous lâcher. Prouve-lui qu'il se trompe. Nous venons déjeuner avec toi, et causer gentiment...

—Causer, à quel sujet ?

—Eh bien, des affaires de famille ! ricana Désiré en baissant la voix. Je suis sûr que vous grillez d'avoir des nouvelles de Jeanne d'Esparre, de votre sœur !

—De... de ma sœur ! Quo se passe-t-il !

—Oh ! rien qui menace. Déjeunons d'abord.

Julia sonna. La femme de chambre parut.

—Faites mettre deux couverts, lui dit la maîtresse. Ces messieurs déjeuneront avec moi.

La femme de chambre sortit.

—Eh bien, reprit Julie dès qu'ils se retrouvèrent seuls, tu peux toujours me dire, Désiré, de quoi il s'agit et la raison qui t'amène, car c'est une imprudence de venir me voir ainsi, ouvertement, et Prosper a dû te dire...

—Que vous le lâchiez, oui.

—C'est une erreur, et Prosper n'a pu dire cela. Il a compris, comme moi, le danger qui nous menaçait, et il a accepté sagement une autre façon de vivre, plus habile dans les circonstances où nous nous trouvons.

—Voyons, ma petite belle-sœur, pas de blagues, n'est-ce pas ? Si jeune que je sois, ces choses-là ne prennent pas avec moi ! Quittez Prosper, ne le quittez pas, après tout cela vous regardez tous les deux. Je n'ai pas à m'occuper de vos affaires de cœur. Mais il y a, entre nous, d'autres liens, et ceux-là ne se rompent pas, je vous le promets !

Julie, fort pâle, l'écoutait les sourcils froncés !

—Je le sais ! fit-elle vivement. Mais à quoi bon le rappeler ? Il vaudrait mieux l'oublier. Nous voulions nous venger, nous sommes vengés. Empêcher les suites du mariage de Jeanne. Eh bien ! ces suites n'auront pas lieu ! Dans deux ans, si je suis toujours vivante, et si nous ne nous sommes pas livrés bêtement à la justice, par nos imprudances, je toucherai un million. Que faut-il de plus ?

—Les autres millions !

—Ceux-là nous échappent et nous n'y pouvons rien.

—A moins qu'elle ne meure ?

—Encore ! fit la jeune fille avec un geste d'horreur.

—Oh ! oh ! fit Désiré. Des manières, à présent. Je comprends ça, après tout ! Vous avez repris votre argent qui était chez la mère, et vous vous la coulez douce ! Mais, si vous vous figurez que nous avons travaillé pour le seul plaisir de vous mettre dans vos meubles et de vous payer des femmes de chambre, tandis que nous croquerons le marmiton dans la rue. Et bien ! là, vous vous êtes trompée.

—Prosper a une position !

—Et moi ?

—D'ailleurs, il est entendu que vous aurez votre part de ce qui doit me revenir.

—Tu vois bien ! s'empressa de dire Prosper, en s'adressant à son frère.

Celui-ci allait répondre, lorsque la porte s'ouvrit, pour li-

rer passage à la femme de chambre qui annonça que "mademoiselle était servie".

—Pas un mot pendant le déjeuner ! fit vivement Julie.

—Soyez tranquille, "mademoiselle," répondit Désiré avec un sérieux gouailleux. On connaît les convenances, depuis qu'on a été en condition chez le "feu" comte de Noiville !

En effet, tant que la bonne fut présente, Désiré se tint fort bien, quoiqu'il bût et mangeât comme un ogre.

Prosper, lui, mangeait peu. Il était visiblement préoccupé, sentant bien au fond que son frère avait raison et que Julie ne cherchait plus qu'à leur échapper.

Au café, Julie ordonna qu'on les laissât seuls, et la conversation reprit. C'était le moment des affaires sérieuses.

—Donc, fit alors Désiré en plantant ses deux coudes sur la table et en regardant la jeune fille en face, il est entendu que sur le million à revenir il y aura cinq cent mille francs pour Prosper... et moi ?

—Certainement.

—Ça fait deux cent vingt-cinq mille francs pour chacun.

—Sans doute !

—Et la mère ?

Julie eut un geste d'irritation.

—Je ne peux pourtant pas tout donner, reprit-elle.

—Trop juste, ma belle-sœur. Mais il y a moyen d'arranger cela à notre commune satisfaction. Vous comprenez bien d'ailleurs que deux cent vingt-cinq mille francs, par le temps qui court, ça ne vaudrait pas la peine de courir les risques que nous avons courus et que nous courons encore.

—Cependant...

—Mais heureusement, je suis là ! J'ai une idée.

Julie frémit. Elle commençait à connaître les idées de Désiré.

—Une idée, poursuivit l'horrible gamio, qui nous permettra de vivre tous bien gentiment comme de brave bourgeois que nous serons.

—Et cette idée, quelle est-elle ? demanda Julie.

—C'est de partager cinq ou six millions au lieu d'en partager un !

Julie se leva.

—En faisant mourir Jeanne, n'est-ce pas ? dit-elle d'une voix basse.

—Mon Dieu ! c'est le seul moyen d'hériter !

—Eh bien ! je ne veux pas ! fit Julie tremblante. J'en ai assez ! Je voudrais oublier le passé. Je ne recommencerai pas !

—Personne ne vous demande de recommencer, ni de vous mêler de rien, répliqua Désiré.

—Que voulez-vous donc ?

—Oh ! presque rien ! Une simple reconnaissance par laquelle vous vous engagerez. 1^o A remettre à Prosper, le jour où vous toucherez votre million, chez Me Furté ! la somme de cinq cent mille francs....

—J'y consens ! interrompit vivement Julie, puisque Prosper se défie de moi.

Prosper garda le silence, laissant faire Désiré, qui menait leur barque à bon port.

Désiré continua, sans s'inquiéter de l'interruption :

2^e A remettre à Prosper la moitié de l'héritage de la comtesse de Noiville, le lendemain du jour où vous serez entré en possession du dit héritage.

—Jamais ! s'écria Julie.